

Jean Chassagneux

Jan de Vé Bounaire

Un patois francoprovençal

Saint-Jean-Soleymieux

(Loire)

Cahiers de Village de Forez

Montbrison

*O mon gran-père Jan Morj de vé Bounaire
que m'o boillo mon churny,
o mo gran-mère lo Glôdine,
o mon père Jan Piére,
o mo mère lo Toinette
que m'an oprè le potué è le francé.*

A mon grand-père Jean Marie de Bonnaire
qui m'a donné mon surnom,
à ma grand-mère Claudine,
à mon père Jean-Pierre,
à ma mère Antoinette
qui m'ont appris le patois et le français.

novembre 2010

*Notre langue maternelle plonge en nous une racine
qui ne peut jamais être arrachée.*

Julien Green

Dès le début de ma retraite, en 2000, j'avais effectué quelques travaux sur le patois de mon pays natal : Saint-Jean-Soleymieux. Plusieurs cahiers de *Village de Forez* en avaient présenté les résultats :

- *Les saisons et les travaux*, en 2001,
- *Quelques histoires de là-haut*, en 2004,
- *Voyages au centre du patois*, en 2005 et 2007,
- *Lexique patois français*, en 2001, 2005, 2010, ce dernier avec environ 5 500 mots.

Les responsables de *Village de Forez* et du Centre social de Montbrison ont estimé qu'il serait bon de regrouper tous ces titres dans un seul ouvrage. C'est ce que va présenter ce nouveau recueil : *Le patois de Saint-Jean-Soleymieux*. Puisse-t-il correspondre à une attente des patoisants encore nombreux chez nous et ailleurs. Peut-être sera-t-il utile à quelques chercheurs des futures générations ?

Parler et lire le patois

Histoire du patois que j'aime

D'abord d'où vient-il ? Pierre Gardette dans son étude : "Graphie phonétique du Forez" (1941), explique comment l'histoire a façonné les langues. Tout commence avec les peuplades gauloises au temps de César : les Arvernes (Auvergne), les Vellaves (Velay), les Ségusiaves (*Forum segusiavorum* : Feurs).

Les diocèses et les provinces françaises se sont constitués sur cette carte et le parler a suivi. La langue d'oc, le provençal, s'est pratiquée en Auvergne et dans le Velay, le franco-provençal, langue d'oïl, se développant dans le Forez. A l'intérieur du Forez, Pierre Gardette distingue encore deux dialectes : le francoprovençal occidental et le dialecte du Forez lyonnais à l'est.

Le patois de Saint-Jean-Soleymieux se situe dans le francoprovençal occidental. Il est nettement séparé du provençal auvergnat par les monts du Forez. Quant à la frontière sud avec le provençal vellave, elle est fluctuante vers la Chapelle-en-Lafaye, Marols, Saint-Bonnet-le-Château. J'ai eu l'occasion de le préciser dans "Ce haut Forez que j'aime 1".

Le patois et moi : une histoire d'amour

Je pourrais même dire : d'amour contrarié. En effet au cours de notre enfance il était malvenu de parler patois. L'institutrice, à l'école, poursuivait gentiment mais fermement les adeptes de cette langue barbare.

Je me souviens d'une récréation à l'école du Crozet vers 1928-1929. Je devais avoir 6 ou 7 ans. A la récréation nous jouions aux billes en bavardant. La "demoiselle" - fort sympathique au demeurant - nous entend et intervient comme c'était son droit et son devoir. Aussitôt lourd silence, les billes ne roulent plus... Puis le plus grand se lance et déclare : "Allez joue..." Nouveau silence... Coup d'œil du garçon par-dessus son épaule et conclusion : *O fillo*... Elle est partie... Aussitôt nous reprenons le jeu et la conversation où nous les avions laissés.

Mon ami Claudius Granger qui fut instituteur, maire et conseiller général du canton de Saint-Jean, m'a raconté son premier jour d'école. La demoiselle l'appelle : "Claudius !..." Réponse de l'enfant dans la langue de ses pères : "De que ?..." C'est-à-dire : quoi ? Ne connaissant que le patois il demandait ce qu'on lui voulait. Évidemment il dut vite apprendre la langue de Molière pour devenir lui-même "mètru d'écoulo" : maître d'école.

Les enfants ne connaissant que le patois se sentaient quelque part "demeurés" et restaient très réservés. "Eron ontou klou petyl" : ils étaient timides ces petits. C'était notre cas à nous qui descendions étudier à Montbrison après avoir quitté : Noirétable, Saint-Jean-Soleymieux, Saint-Bonnet-le-Courreau. On nous faisait souvent remarquer notre déplorable retard.

¹ Page 26.

Personnellement, ce sentiment de honte ne m'a pas embarrassé trop longtemps. Au contraire, au bout de quelques années d'études, j'étais assez fier de parler couramment mon patois maternel. Je me souviens, un jour de 1941, d'avoir surpris les passagers du car de Montbrison lorsqu'ils m'entendaient parler patois. Un étudiant, séminariste en soutane, s'exprimer en patois : cela paraissait quelque peu incongru...

Il est vrai que j'avais baigné dans le patois. A la maison, mes parents le parlaient entre eux, avec nous et avec les voisins. Comme Obélix, dès ma naissance je suis tombé dans la marmite patoise. Et je n'en suis jamais sorti !... En vérité j'étais déjà un peu bilingue car mes parents recevaient pas mal de visiteurs à qui ils parlaient français : cousins, fonctionnaires, estivants et autres... Aussi ai-je ressenti moins de gêne en arrivant à l'école de Saint-Jean ou au collège que certains camarades plus mal à l'aise avec le français.

Toujours est-il que j'ai passionnément aimé mon patois :

"Je l'ai aimé, je l'aime encore, je l'aimerais tant que je vivrai, je l'aimerais quand je serai mort si c'est donné aux trépassés !"

Le refrain de ce vieux chant de marche me revient à l'esprit et s'applique très bien à la situation. Toute ma vie j'ai recherché la fréquentation de mes compatriotes fidèles patoisants. Ensemble nous avons bavardé sur tous les sujets avec un plaisir partagé ! *Nou setin coutordzo tan k'oyin pouyu* : Nous avons discuté tant que nous avons pu. Et depuis que je suis à "la retraite", dans les moments de solitude, je me prends à réfléchir. En patois bien sûr. Car je pense toujours en patois ; mais la traduction est automatique. J'évoque les vieux termes, les formes alambiquées, les mots inattendus... Et il m'arrive d'en rire tout seul devant la richesse, l'humour, voire la malice du langage de mes aïeux...



Conversation de patoisants, septembre 2002, Fraisse (Saint-Jean-Soleymieux)

Une replongée dans le patois

Elle s'est effectuée en 1992 au début de ma vie de semi-retraité. J'avais longtemps songé et parlé en patois, sans jamais m'arrêter pour l'étudier de plus près. Il est vrai que

mes responsabilités de prêtre diocésain dans le ministère me laissaient peu de loisirs. D'ailleurs, je ne m'étais pas fait prêtre pour étudier le patois, mais pour annoncer l'Evangile. Et jusqu'à 70 ans le patois ne m'a pas tracassé beaucoup. En 1992 je suis arrivé à Feurs. C'est alors que j'ai éprouvé un vif désir de décortiquer ma langue maternelle. J'avais un peu de temps libre. Des collègues patoisants d'autres régions m'y ont encouragé. Ils m'ont offert un gros cahier avec un avant-propos en grec et en patois du Pilat.

Nous étions alors en 1993. C'est sur ce cahier que je me suis penché souvent et longtemps. Il présente maintenant un énorme fouillis, avec des ratures et des reprises. Je dois être le seul à pouvoir m'y retrouver. C'est ce cahier que je vais feuilleter : il sera le guide de notre voyage au cœur du patois.

Une occasion encore plus favorable s'est présentée en 1999 lorsque je me suis trouvé en retraite complète à la résidence des Comtes de Forez à Montbrison. J'ai participé régulièrement aux réunions "Patois vivant" du Centre social. Quatre fois l'an, le premier mercredi d'octobre, de décembre, de février et d'avril, ces rencontres regroupent 100 à 140 participants. La majorité d'âge mûr, voire très mûr comme moi. Mais il s'y trouve quelques plus jeunes de 30 à 40 ans. La plupart de ces derniers ne connaissent pas le patois et ne le comprennent pas. Mais ça les amuse. "Ça me rappelle mon grand-père", expliquait l'un d'eux.



Rencontre de patoisants au Centre social de Montbrison le 6 février 2008

Parmi l'assistance, ceux et celles du "moyen âge" - disons 50 ans - 60 ans - comprennent bien le patois sans pouvoir le parler couramment. Parfois ils s'y hasardent *ma l'edzormi^odon*, "mais ils le déchiquètent", et ils ne vont jamais bien loin. Nous restons 8 ou 10 à le manier avec aisance, chacun, chacune dans son parler local. Je me souviens de la doyenne, madame Guillot, originaire de Saint-Bonnet-le-Courreau (Germagneux). Son langage était aisé, riche et savoureux. Elle aurait pu assurer la soirée toute seule avec ses histoires. Malheureusement l'âge la retient à la maison. Ces rencontres regroupaient des gens de régions et de dialectes divers : monts du Lyonnais, du Forez, Auvergne, Velay, voire Savoie. Cette variété était source de grand intérêt.

Pendant les années au cours desquelles j'ai composé mon lexique français-patois il me fallait retrouver les mots. Au cours de mes promenades solitaires à pied il m'arrivait souvent de m'arrêter brusquement. Un mot nouveau émergeait dans ma mémoire. Pour ne pas le perdre en route, vite je sortais de ma poche mon petit agenda - qui faisait tant rire mes collègues par sa modeste taille ! - et j'y inscrivais, j'y ancras solidement ma trouvaille.

Un jour nous partagions à Margerie le repas des anciens de la classe 1942 ². Nous bavardions en mangeant avec mon voisin. Je ne sais plus ce qu'il me racontait. Mais tout d'un coup je tire mon carnet de la poche. Surprise de mon ami qui me demande un peu inquiet : *Kéke marké étye ?* Qu'est-ce que tu marques là ? - *Le mou que vené de me dyere* : le mot que tu viens de me dire. J'ai oublié lequel. Mais il était noté, tiré de l'oubli, c'était l'essentiel.

Les agendas de ces dernières années sont gribouillés de mots patois. Aussi je ne me suis jamais ennuyé au cours de mes promenades. Regarder les maisons, les terres, les arbres et les récoltes, trouver les mots correspondants, tout cela constituait pour moi un programme agréable, une sorte de toile de Pénélope jamais achevée...

La graphie du patois

Comment écrire le patois ? Voilà bien un problème de taille... Mais nos ancêtres ne se le sont pas posé. Vers 1850-1870, au temps de la jeunesse de mes grands-parents on ne parlait que le patois. Il suffisait à établir et à consolider les relations. En plus de la conversation habituelle on se transmettait oralement contes, chants, comptines... La mémoire infailible des conteurs les rapportait fidèlement. C'est beaucoup plus tard qu'on les écrira.

Cependant à certains moments il fallait bien coucher sur le papier ce que l'on pensait et ce que l'on voulait. Rédiger une vente, établir un contrat de mariage, c'était l'affaire des hommes de loi. Mais écrire au garçon au régiment, et, lui, répondre à ses parents devenaient impossibles. Alors on s'adressait au voisin, au camarade de chambrée connaissant le français pour résoudre le problème.

Ma grand-mère a tenu ce rôle dans son hameau de Chantereine, très peuplé à cette époque. Elle avait eu la chance d'aller en pension chez les sœurs... C'est l'Eglise qui, au

² Les gens nés en 1922, 20 ans en 1942.

début, a rempli cette fonction d'éducatrice. L'Etat a pris ensuite le relais. Et nous connaissons tous les problèmes du ministère de l'Education nationale. En ce qui me concerne, connaissant les deux langues, je ne me suis pas senti gêné par le problème de la graphie du patois. J'ai commencé par noter les mots qui me venaient à l'esprit : masculin, féminin, singulier et pluriel. Je les écrivais à ma façon sans me tracasser en attendant de trouver une méthode valable.

Puis un jour un ancien camarade de classe, Paul Trève, de Chambles, m'écrit pour me demander de transcrire dans mon patois des poèmes français de sa composition. Ne voulant pas lui refuser, c'est avec quelque appréhension que je me suis mis au travail. Et j'ai été étonné de la facilité rencontrée pour rédiger ce pensum. J'avais bien entendu parler de l'alphabet phonétique international (API) mais je ne me sentais pas de taille à le manier. A mon sens le lecteur moyen aurait été incapable de le déchiffrer. Par ailleurs j'avais trouvé un fascicule : *La graphie du patois de Conflans* pour le savoyard, langue proche de notre patois. Il écrivait les mots au plus simple, utilisant les sons français le plus naturellement du monde. Cette méthode m'a plu. Je l'ai adoptée.



Voici quelques précisions pour lire et comprendre :

I - Les voyelles

Rien à dire sur A, I, U.

E a quatre sons normaux :

1/ E normal et sourd : *le rebine*, le robinet ; j'écris E ;

2/ É avec accent aigu : *l'éclo* (le sabot), j'écris É ;

- 3/ È avec accent grave : *lo drovèno* (la prune), j'écris È, ou parfois AI : *faire* ;
 4/ Ê avec accent circonflexe : *le dzê* (le coq), *lo pê* (la peau) ;
 5/ Mais le E a un son particulier : c'est le E diphtongué ; ce E se prononce :
 AI + E rapide ; je l'écris È avec un tréma : *nêtre* (naître), *lo mètru* (le maître).

Récapitulons les cinq E :

le dzê è lé fê : (le coq et les brebis)

1 4 3 2 5

O a trois sons normaux :

- 1/ O long ouvert : *le tsozo* (la chose), *l'oro* (le vent) ; j'écris O ;
 2/ O ouvert et bref : *lo feno* (la femme), *l'éclo* (le sabot) ; j'écris O également ;
 1 et 2 s'écrivant de la même façon, c'est la prononciation qui les distingue. Pour cela je souligne le O long ouvert : *le curo* (le curé), *lo curo* (le presbytère) ;
 3/ Ô long avec accent circonflexe : *lo clôzu* (la barrière) ; j'écris Ô ;
 4/ Mais le O a également un son diphtongué ; j'écris avec un tréma : Ö. Je le prononce : A + O bref, comme l'anglais *now, how*.

Récapitulons les 4 O :

ôro l'oro dyin lou piö : il aura le vent dans les cheveux.

3 2 1 2 4

II - Le son IN

Il y en a deux :

- 1/ IN ouvert, comme le français : moulin ; exemples : *le tin* (le temps), *dulin* (pénible) ;
 2/ ÌN fermé, comme en anglais : dancing, footing. Je l'écris avec un tréma : ÌN ; *le printin* (le printemps) possède les deux sons IN.

Les autres sons : AN, ON, UN, EU, OU, OI, OIN n'ont rien à signaler (cependant à Chazelles et Gumières on "ferme" le OIN : OU + ÌN).

III - Les consonnes

Rien d'extraordinaire, sauf :

- G : j'écris G ou GU : prononcer GU ; *gôla* (crier).
 J : je le mets entre deux voyelles : *le rejîn* (le raisin).
 K : parfois à la place de C : *le koru* ou *le coru* (le carreau).
 Q : à la place de QU parfois je mets C ou K : *vê le kare* ou *vê le care* (va le chercher).
 S : je mets Z entre deux voyelles : *lo tsozo* (la chose).
 Z : je l'utilise souvent avant une voyelle ; il sert aussi à indiquer les pluriels : *le z'an* (les ans) et à remplacer ça, ceci, ce : *i z'ai dye* (je lui ai dit).

IV - Les affriquées

Ce sont les consonnes « occlusives au début de l'émission et constrictives à la fin », exemples : TS, DZ, TCH, DJ. Il y en a beaucoup dans le patois de Saint-Jean et cela lui donne un air sec et rude parfois désagréable avec les nombreux Z.

Exemple : *Lo tszato é dzzinto, le tchz dzzape* (la chatte est jolie, le chien aboie).

Ces affriquées disparaissent vers Boisset-Saint-Priest. Il y en a dans le patois provençal de Saint-Bonnet-le-Château.

V - L'accent tonique

L'accent tonique précise la syllabe que l'on fait ressortir en parlant. C'est un point assez délicat. On peut avoir des hésitations, et dans les conversations on n'accentue pas toujours de la même façon. Parfois on souligne une syllabe brève.

J'ai souligné dans ce lexique, dans les mots et les phrases, la syllabe portant l'accent tonique. C'est important pour éviter les confusions.

Exemples : *lo vindèmo*, la vendange ; *le vindèmö*, le vendangeur
le curö, le curé ; *lo curö*, la cure

VI - Les diverses formes de notre patois

En ce qui concerne le patois du canton de Saint-Jean je crois bon d'en préciser les contours. Imaginez-vous en 1930, au marché du mardi à Saint-Jean, surtout à la foire du premier mardi d'avril : *le prumé mar d'obri*. Ouvrez les oreilles :

- Les gens de Saint-Jean et de Soleymieu parlent le francoprovençal rapporté ici.
- Les habitants de Margerie, Lavieu, Saint-Georges, également. Mais notre IN ouvert devient AN. Nous disons *lontin* (longtemps), ils disent *lontan*.
- A Chazelles-sur-Lavieu et Gumières se trouvent quelques variantes : notre EU devient U (*le moteur, le motur*) ; on garde le pronom personnel : *tyu*, tu.
- A Boisset et à Saint-Priest, dans la partie est surtout, notre IN devient AN et les affriquées sont supprimées. "La chienne est jolie" se dit à Saint-Jean : *lo tcheno é dzzinto*, et à Saint-Priest : *lo cheno é janto*.
- Quant aux gens de Marols, Luriecq, La Chapelle et Montarcher, ils parlent le provençal : je, moi se disent *yö* alors que nous disons *me*, cependant ils gardent les affriquées.

Pour bien comprendre le patois, lisez-le à haute voix.

Bon courädzu o tou !

Bon courage à tous !

